

Anne Lopez

Le choix du sexe... * ?

Jusqu'alors je ne m'étais jamais posé la question sous l'angle du « choix du sexe », comme si l'usage courant des signifiants homme et femme suffisait à ne rien vouloir savoir de plus et restait à un niveau de conscience courant, comme Lacan en parle sous le terme de « discourcourant », le monde des banalités en somme. Un choix suppose un « ou, ou », ce qui est loin de l'approche psychanalytique de l'être sexué. En somme, cette expression m'a suffisamment divisée et surprise pour me mettre au travail.

Dans le discours actuel, avec les changements profonds quant aux mœurs, audit mariage pour tous et aux revendications de genres, quelque chose semble s'ébranler dans ce vieux monde et ses identités sexuées. Est-ce vrai ? Donc réinterroger ce que le discours analytique nous apporte dans le choix du sexe semble tout à fait intéressant et même nécessaire.

À travers les découvertes de Freud la sexualité n'apparaît que comme sous-jacente, dite entre les mots, entre les signifiants. On peut penser à ces premières hystériques, comme Anna O. atteinte d'un symptôme de grossesse fictive qui affole Breuer : Freud n'en fait qu'un élément de l'amour de transfert. Lacan, d'ailleurs, en rajoute en soulignant la jalousie de la femme de Breuer qui trouve que, vraiment, il s'occupe un peu trop de cette jeune femme. Breuer mettra enceinte sa femme très peu de temps après. Freud en 1913 nous signale, je le cite ici : « La reconnaissance des pulsions partielles des zones érogènes et de l'extension ainsi conquise du concept de jouissance [ce mot jouissance est rare chez Freud], par opposition à celui plus restreint de fonction génitale est *une question de vie ou de mort* pour la psychanalyse ¹. » Ce qui s'écrit dans l'inconscient est de fait a-sexué, est écrit par la pulsion comme battement entre ouverture et fermeture de l'inconscient. D'ailleurs, l'interprétation joue de ce battement et de cette coupure par les scansions.

Lacan reprend de façon tout à fait nouvelle la notion d'inconscient comme une mise en acte de la réalité sexuelle. Je fais référence surtout au *Séminaire XI, Les Quatre Concepts...* – que sont l'inconscient, la répétition,

le transfert et la pulsion. Dans ce séminaire, Lacan dit que l'interprétation ne vise pas le sens. Il s'agit plutôt de réduire les signifiants dans leur non-sens. Il souligne le chiffrage qu'est l'inconscient, c'est-à-dire que rien ne s'écrit dans l'inconscient que chiffrage et déchiffrage ; il insiste beaucoup et plus particulièrement dans *Les non-dupes errent* (11 juin 1974) pour dire que le sens est ce qui se substitue au sexuel, justement là où le sexuel est absent, absence comme écriture dans l'inconscient. D'où la formule si souvent répétée : « Il n'y a pas de rapport sexuel » dont l'inconscient pourrait rendre compte. Il avancera d'ailleurs, dans la conférence « La troisième », que l'interprétation si elle veut réduire le symptôme tentera de ne pas le nourrir de sens pour ne pas le faire proliférer et aussi parce qu'il y a en lui quelque chose de vital pour le sujet puisqu'il est fait du réel, on pourrait dire que c'est un fait du réel.

Mais alors comment poser la question d'une quelconque différence sexuelle ? Différents textes montrent l'élaboration constante de Freud et de Lacan pour situer, parler de ce que serait la sexualité féminine. Rappelons ici ces textes passionnants :

- de Freud : « L'organisation génitale infantile » et « Sur la sexualité féminine » (1931) dans *La Vie sexuelle*, « La féminité » (1932) dans les *Nouvelles conférences d'introduction* à la psychanalyse ;

- de Lacan : « La signification du phallus », « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », ...*Ou pire, Encore, Les non-dupes errent*, particulièrement la leçon 11, « L'étourdit » ;

- de Colette Soler : *Ce que Lacan disait des femmes*.

Tout commence dès la naissance du sujet, à ce moment mythique où l'intrusion du langage se fait avec une perte fondamentale, objet d'une jouissance écornée : le sujet fera, on peut le dire, l'expérience fondamentale d'une satisfaction toujours insatisfaisante entre jouissance obtenue et jouissance attendue, ce qui est presque consubstantiel du désir humain. Freud comme Lacan reprendront sans cesse l'affirmation que la sexualité, la libido est phallique, c'est-à-dire ne s'affirme que de la façon mâle.

Il faut bien sûr penser à ce qui apparaît dans les premiers temps de l'existence : la rencontre de la différence sexuelle entre père et mère suppose la symbolisation du phallus, la mère est castrée, elle ne l'a pas. Se joue alors la difficulté pour le petit sujet et surtout la petite fille de faire avec ce signifiant dont elle n'a pas l'organe, et dont les substituts seront les objets pris dans la parenthèse phallique, les fèces et l'enfant, objets portés par une demande inconsciente. La clinique avec les toutes petites filles nous apprend quelque chose de cette difficulté qui les entame plus ou moins et

qui donne lieu à une soumission, une révolte ou des revendications envers cette mère qui jouit du père, jouissance qui leur est énigmatique.

La difficulté pour celle qu'on range côté fille anatomiquement parlant est la suivante : il lui faut passer par la privation réelle d'un objet qui n'a d'existence que symbolique. Une absence forcée par le symbolique de quelque chose qui « inexiste » pour elle. L'organe phallique est coupé par le signifiant, et il devient le signifiant par excellence.

Une véritable entrée en analyse d'un sujet pose dès le début la question du désir et surtout celle du désir de l'Autre. Dès la naissance on lui attribue l'étiquette fille ou garçon, ce qui va être questionné par l'analysant au travers du désir de l'Autre.

En analyse, le sujet barré va travailler sous l'assujettissement de la chaîne signifiante. À chaque fois qu'il fait un choix il y a perte. Tout signifiant déchiffré porte la castration, c'est-à-dire une jouissance limitée du Un. On peut relire les processus d'aliénation et de séparation que Lacan a précisés, toujours dans ce même *Séminaire XI*. L'analysant dans ses dits est a-sujet ; il court comme moins-un sous la chaîne. Le soutien du désir se fait à travers des identifications mais sans que la pulsion s'y satisfasse ; aussi, on pourrait dire que la vie pulsionnelle dépasse le sujet sous la forme de son symptôme, qui est le plus réel et le plus vital pour le sujet, malgré son fantasme. Le fantasme est cette phrase qui conjoint le sujet barré, divisé, en syncope avec un objet pulsionnel ; il assure normalement la réalité du sujet. Pourtant, ce n'est qu'à travers le fantasme construit, déconstruit, défait dans l'analyse qu'il y aura quelque chance d'avoir accès au réel, réel traumatique contre lequel le sujet s'est, depuis toujours, rempardé. On voit bien me semble-t-il que fantasme et symptôme couvrent le réel du non-rapport sexuel ; les plus belles et les plus tragiques histoires d'amour et de haine, de guerre, mais aussi toutes les productions sociales et culturelles le couvrent grâce au désir humanisé.

La psychanalyse vient en place du non-rapport sexuel en tant qu'elle réalise la division du sujet qui soude par le transfert – le sujet supposé savoir – le psychanalysant au couple analysant-analyste. Reste la question : fantasme, pulsion et inconscient ne disent rien d'une quelconque identité sexuée. Quelque chose peut être dit de la libido mâle phallique mais rien de ce que serait une femme. Un homme, pas n'importe lequel, peut avoir choisi une femme, ou plusieurs femmes, peut avoir choisi d'avoir un symptôme femme, mais cela ne l'oblige en rien. Il peut choisir aussi bien un homme. S'il choisit une femme, cela ne sera que *quoad matrem*, comme ce qui lui a manqué de l'objet maternel dans l'irruption de langage, le fameux

objet perdu, plus-de-jouir, petit *a* de son fantasme, qu'il attribue dans le commerce sexuel à sa « commère », à entendre comme commerce et comme mère... le sens de *quoad matrem* étant « mère avec ». On est un peu stupéfait dans notre monde moderne de cette position de Freud qui pense que l'idéal pour un homme serait de trouver une femme-mère. Mais n'y voyons pas une simple baliverne, parce qu'il y a un je-ne-sais-quoi qui souvent fonctionne comme cela... malgré les multiples possibilités actuelles dans notre société (pas partout justement, nous ne le savons que trop) de pouvoir, de savoir et d'ouverture à tous les champs phalliques pour les femmes comme pour les hommes.

Lacan a repris la question d'une manière un peu différente. D'abord en restant fidèle à Freud, en accentuant le désir de la mère dans sa métaphore paternelle, par laquelle la mère est barrée par le père ou plutôt barrée par le désir qu'elle a du père. Puis, devant la possibilité qu'autre chose puisse fonctionner en place de cette fonction paternelle, voir « Joyce le Sinthome », il a cerné le désir d'un homme pour une femme comme symptôme de l'homme. Un homme fait d'une femme un partenaire-symptôme : « une femme qu'il se soit acquise pour lui faire des enfants ² ». En somme, il va de la mère à la femme puis de la femme à la mère, sans obligation bien sûr.

Pour l'humanisation du petit encore faut-il que l'homme en question ait le symptôme père. À ce sujet, il me semble qu'il faut souligner un fait frappant côté père : le même homme devenu père de différents enfants peut remplir sa fonction pour certains mais pas pour tous. Lacan cherchera toujours à préciser ce qu'est la fonction père, en rappelant que ce dire de nomination fait appel au sujet, libre à lui d'y répondre ou non ; et surtout en indiquant que la fonction peut être portée par un dire qui n'a rien à voir avec ledit père existant géniteur ou non ; que la fonction de nomination peut être portée par n'importe quelle identité sexuée. En 1964, Lacan s'exprimait ainsi : « Dans le psychisme il n'y a rien par quoi le sujet puisse se situer comme être de mâle ou de femelle. Les voies de ce qu'il faut faire comme homme ou femme sont entièrement abandonnées au drame, au scénario qui se place au champ de l'Autre ³. » Là, le sujet est entièrement aliéné aux grands Autres du désir. En 1971, dans *...Ou pire*, Lacan dit : « Pour ce qu'il en est de tout ce qui se pose comme le rapport sexuel... la règle serait bonne que le psychanalyste se dise sur ce point – qu'ils se débrouillent comme ils pourront ⁴. » C'est un conseil précieux pour nous. Pas de pousse au mariage, à un homme ou à une femme, pas de pousse à la procréation...

Un peu plus tard, Lacan dira que « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres ⁵ ». On voit bien une position différente,

une mise en cause de ce « tout se joue au champ de l'Autre ». On pourrait peut-être dire : pas tout se joue...

Il y a, l'hystérique nous l'enseigne, une difficulté particulière faite aux femmes du fait du signifiant forclus de l'inconscient, en dehors du mot « femme » qui, lui, existe bien. Je pense que l'hystérie est une névrose riche, variée et la plus logique qui soit par rapport à cette forclusion de ce qu'est une femme. En fait, quoi de plus simple, là où rien ne peut s'en dire – lesdites femmes on les dit-ffame, nous dit Lacan –, que de s'appuyer d'une position prise dans le registre de l'homme et du père en premier lieu, pour tenter/se tenter/se sustenter de leur regard pour exister, de leur point de vue sur une femme et plus spécialement de leur point de vue sur la mère en question dans l'approche que l'homme, le père a du désir de l'Autre premier réel, la mère pour l'enfant.

L'hystérique s'identifie symboliquement au point de vue de l'homme. Mais cela ne dit rien pour elle de ce qu'est sa jouissance, celle de son être sexué. Être le phallus pour un autre la satisfait de prendre appui du manque pour s'assurer d'être.

Un point serait à questionner. Il n'est pas sûr que l'on retrouve toujours chez les hystériques actuelles la grève du sexe. Il me semble que cela se présente un peu différemment aujourd'hui. La libération des mœurs joue comme appel à avoir des relations sexuelles, mais les jeunes femmes qui ne font pas avarice de leur corps n'en jouissent pas forcément, parce qu'il semble qu'elles retiennent une jouissance qui les dépasserait, elles se retiennent soit par maîtrise, soit plus inconsciemment parce qu'il y faudrait quelques paroles d'amour qui ne se trouvent pas si fréquemment.

Et Freud ?

On pourrait dire qu'avec l'Œdipe Freud a trouvé une résolution de la différence sexuelle qui allait plutôt dans le sens d'une conformité aux modèles sociaux culturels de l'époque, tout en se rendant compte de certaines limites quant à ce qui restait la constante pulsionnelle, l'inertie et les pulsions refoulées.

Mais Freud a ouvert la question de la féminité, de ce « continent noir » grâce au travail d'autres psychanalystes de son époque. À ce sujet, il attribue cet état de fait à leur propre féminité ou plutôt à leur côté « mère ⁶ », qui aurait permis à leurs analysantes de retrouver non pas l'origine du monde mais le monde foisonnant de la petite enfance avec la mère, comme ce préexistant si complexe et si ambivalent.

Ne croyons pas que Freud avait tant de préjugés que cela. On peut lire son non-conformisme dans cette citation que vous avez peut-être lue dans la présentation de Françoise Lespinasse pour le séminaire à Dijon. Dans une lettre à Stefan Zweig, en 1926, Freud écrit : « Pourquoi l'homme ne peut-il pas accepter l'amour physique de l'homme, même lorsqu'il se sent très fortement lié à lui sur le plan psychique ? [...] l'amour d'homme à homme serait aussi plus facile [...] il serait peut-être plus satisfaisant étant donné qu'il n'aurait pas à dépasser ce dernier reste d'étrangeté entre homme et femme et ne recèlerait pas ce supplément de sadisme qui envenime les relations des deux sexes ⁷. » Freud remet là en question l'évidence d'un choix hétérosexuel. Sans entrer dans l'analyse de cet écrit, gardons en tête le signifiant étrangeté.

Dans ...*Ou pire*, Lacan prévoit que l'homosexualité va devenir normale « en moins de deux », dit-il : « Ça, ça va tomber sous la cloche du normal, à tel point qu'on aura de nouveaux clients en psychanalyse qui viendront nous dire : "– je viens vous trouver parce que je ne pédale pas normalement". Ça va devenir un embouteillage ⁸. »

Dans ce séminaire ...*Ou pire*, Lacan élabore en partie les formules de la sexuaction. Je suis toujours épatée de la manière dont Lacan lit et anticipe le réel, à partir du constat de l'état des lieux d'une société. Je pense que c'est un effet de son savoir-faire concernant les rencontres, les frottements, les changements et la lecture des quatre discours qui lui permet cette lucidité sur l'évolution des mœurs. Il souligne aussi les processus ségrégatifs qui apparaissent de plus en plus sous l'effet de la mondialisation. Je ne sais pas si nous savons toujours « rejoindre la subjectivité de notre époque », qui est une expression de Lacan. Lacan, lui, se faisait tailleur du réel. Nous, nous nous y efforçons bien sûr, on est forcément de son époque... Mais bien lire cette subjectivité est autre chose ; c'est un axe qu'il faut suivre pour savoir être semblant d'objet *a*, reste, déchet du discours de notre époque.

Dans « L'étourdit ⁹ », Lacan met en avant la fonction phallique qui supplée au rapport sexuel. Cet « être ou avoir » le phallus devient ce qui fait obstacle au rapport sexuel, d'y suppléer. À cette fonction phallique « les êtres vont répondre par leur mode d'y faire argument ¹⁰ ». C'est à partir de là que Lacan élaborera lesdites répartitions de la sexuaction. Citons la manière si élégante, d'un style maniéré, avec laquelle Lacan nous parle des femmes. « Je ne ferai pas aux femmes obligation d'auner au chaussoir de la castration la gaine charmante qu'elles n'élèvent pas au signifiant ¹¹. » Lacan parle de « chicane logique dont le rapport au sexe s'égare à vouloir que ses chemins aillent à l'autre moitié ¹² ».

Que peut-on espérer d'une analyse et de sa fin quand il s'agit de la névrose hystérique ? Je vais essayer de dire quelques petites choses sur les possibles transformations et changements qui peuvent arriver en fin de cure, en nous gardant de généraliser, de dire : toutes les analyses, ou de dire toutes les femmes, ou encore de dire tous les psychanalystes. C'est bien pour cela que Lacan parle « du » psychanalyste, du, comme une étoffe de matière... fait de matière, déchet de discours. En somme, dans tous ces domaines, analysant, femme ou analyste, rien ne peut être dit universel, rien n'est prédicable, il n'y a pas d'exception qui pourrait fonder le tous, l'universel.

Mais avant, je vais passer par deux références externes à la psychanalyse avec Pascal Quignard et George Sand, dont le premier parle dans son livre *Les Désarçonnés*.

Pascal Quignard est un écrivain tout à fait passionnant. Pendant tout un temps il fut homme du monde, de la culture et de l'édition, monde qu'il a abandonné vers 50 ans pour ne se consacrer qu'à l'écriture. Il parle souvent des deux points qui balisent l'existence : la scène primitive d'où le sujet a été produit et la mort, deux points d'où l'être parlant est exclu, c'est-à-dire l'ek-sistence dont parle Lacan. Jeune homme, entre 16 et 18 ans il alterne des périodes d'anorexie et de mutisme. Il dit du langage : « Dire que nous sommes des êtres de langage (précaire) comme le fait la société est profondément faux... Nous ne sommes pas des êtres parlants, nous le devenons. Le langage est un acquis précaire, qui n'est ni à l'origine, ni à la fin car souvent la parole erre et se perd avant même que la vie cesse ¹³. » Acquis précaire, dit-il, à quoi j'ajoute qu'il s'est construit d'abord avec *lalangue* en un seul mot, dite maternelle.

Il dit aussi : « Le silence, c'est sans doute ce qui m'a décidé à écrire, à faire cette transaction, être dans le langage en me taisant », certainement comme réponse à ses symptômes de mutisme et d'anorexie. Voilà un traitement efficace du symptôme premier devenant écriture. Il parle, et je pense qu'il a de nombreuses affinités avec la psychanalyse, de l'écriture comme création. Citons encore : « Cet espace où le livre trouve à s'engendrer est introuvable dans le réel. Il est l'inimaginable au sein du symbolique. Il est vide ¹⁴. » N'est-ce pas une magnifique illustration de $S(A)$?

Dans *Les Désarçonnés* il parle de George Sand à Nohan. À 4 ans, on lui apprend dans une petite pièce la mort de son père, décédé à la suite d'une chute de cheval. Elle partira au couvent où elle se sentira bien, mais on l'y en retirera vers ses 16 ans. Elle tente de se suicider en se jetant à l'eau mais c'est son cheval qui la sort de l'eau en la poussant sur le bord de la rive...

George Sand écrira toujours son œuvre dans cette même pièce lorsqu'elle se trouvera à La Châtre, pièce qu'elle n'appelle pas bureau, ni cabinet de travail, mais l'Absence. Toute sa vie, dit P. Quignard, elle désirera être absente à l'intérieur de l'Absence : « Toute sa vie, elle attendit que son père eût fini d'être mort ¹⁵. » L'écriture poétique de P. Quignard est présente dans cette phrase. George Sand s'absente par l'écriture dans l'absence.

J'y fais référence comme un trait particulièrement similaire à ce que Lacan appelle l'armature de l'hystérique, son amour pour le père, ce qui n'empêche pas George Sand d'écrire une œuvre conséquente, d'avoir de brillants amants, de fumer le cigare, de s'habiller de façon masculine et de prendre comme pseudonyme George Sand, de son vrai nom Aurore Dupin, baronne Dudevant. Elle prendra cause pour les femmes, contre le mariage, pour la passion amoureuse. C'est finalement une efficace hystérie, basée sur une profonde souffrance d'enfant.

Quid des changements dans l'analyse ?

Au cours d'une analyse, la demande va se trouver peu à peu évidée ; s'y inscrivent les tours de la répétition essentiellement autour du trait uniaire comme mémorial de jouissance qui marque le pulsionnel, fixation d'une satisfaction pulsionnelle au niveau du corps en lien à la demande de l'Autre. Le fantasme est défense face au désir de l'Autre. C'est par sa construction dans un aller-retour où s'inscrit le moins phi, du côté sujet, puis du côté objet pulsionnel, que le sujet va pouvoir s'équivaloir à son objet ; il dévoilera le fantasme qui a servi à masquer la castration de l'Autre en lui attribuant une jouissance qui est celle du sujet. Il s'agit de se faire, le « se faire » de la pulsion qui soutient l'Autre et obture la castration, la sienne propre et celle de l'Autre. L'allègement dû au fantasme cerné, entraperçu, fait sauter la plainte et l'impuissance, et fait équivaloir un temps le sujet à l'objet de sa fixation. Nul besoin qu'il se prenne pour cet objet : les objets ne valent pas mieux les uns que les autres, mais en s'avançant encore, le sujet peut apercevoir le trou de la structure, le y-a-pas d'où s'allège le désir. Lacan parle de faire de la castration sujet ; c'est une des formulations de fin d'analyse.

Et que devient le mal-être du névrosé quant à son être sexué, et plus particulièrement dans l'hystérie ? Je pense que la castration aura pu s'inscrire. Ce sur quoi l'hystérique s'appuyait d'être le phallus pour jouer du manque de l'Autre et récupérer de l'être est relativisé par le fait que l'hystérique apparaît toujours comme phallus dans le désir sexuel d'un homme, si homme il y a, mais elle sait qu'elle ne l'est pas. Elle sait se faire semblant

d'objet dans la relation sexuelle puisqu'elle sait que chacun ne jouit de l'Autre qu'avec ce petit *a* toujours entre. Il reste les semblants d'apparence dont elle peut jouer. Le gain le plus important concerne vraisemblablement le lâchage de la maîtrise, dans un « savoir s'abandonner à », qui n'est pas simple pour elle dans l'acte sexuel parce que être le phallus la protégeait de la féminité, et de ce qui n'est pas simple dans la vie en général.

C'est un curieux trajet pour une femme hystérique que de se penser privée du phallus et de vouloir l'être, puis, à travers l'analyse, d'avoir à faire une sorte de chemin inverse, consistant à ne pas l'être et pouvoir en jouir sans y être. Quelque chose peut se vivre de la féminité, mais dans une solitude de partage, car les autres femmes ne recèlent plus le mystère du féminin. D'ailleurs pour soi la question de son identité autre que symptomatique n'a plus de raison d'être, devient caduque. Consentir au pas-tout, c'est vivre en sachant qu'il y a le réel sur lequel on bute : une discordance ineffaçable et un reste symptomatique dont on sait se débrouiller...

Une passante parlait de la manière dont elle s'était sentie à côté de sa mère pour la première fois sans chercher à se fondre ni se confondre dans leur manque. Sa mère déjà âgée, mais bien entourée, avec mari, enfants et petits-enfants, lui disait sa solitude et elle pouvait lui répondre que oui, c'était comme cela, elles étaient deux solitudes, côte à côte. La passante ne cherchait plus à la compléter. Cette même personne en fin d'analyse avait eu une sensation d'étrangeté en voyant sans la reconnaître sa fille dans la rue à côté d'un homme. Elle la voyait femme étrangement Autre pour elle. Ces petits faits s'inférant des dits entraînent un changement radical de position.

L'analysant, ce parlêtre désarçonné, sait en fin d'analyse qu'il y a entre homme et femme, ainsi que dans la vie, quelque chose d'irréremédiablement en désaccord, en discordance comme Lacan le dit du pas-tout, qu'il y a une jouissance qui ne fait jamais un du rapport et une jouissance étrangère propre à chaque un. Cependant, chacun reste responsable de sa position et s'efforce d'être responsable de sa parole qui l'engage, comme un « faire ce que l'on dit ».

Le dire s'inférant de tous les dits fait acte et je finirai sur cette citation de Lacan : « La parole n'est pas un dire, mais la parole qui fonde le fait, c'est un dire ¹⁶. » La fonction analyste est bien sûr proche du pas-tout. Le désir de l'analyste, obstiné, entêté, agit par scansion, silence, interprétation, mais il y a quelque chose d'assez mystérieux dans sa fonction. Est-ce la grâce ?... Quelque chose qui échappe sortant comme de nulle part, qui fait parfois tilt pour l'analysant. Ce n'est ni prévisible ni prédicable. En

dehors de son cabinet où il est absent du bruit du monde, silence et présence réelle, comment s'entretient-il dans ce désir ? Par le fait de retourner au travail d'analysant, de remoudre incessamment le peu qu'il sait de savoir, ce rogaton obtenu de son inconscient à son insu, qui ne peut se maintenir qu'à travers le travail avec les autres, psychanalystes, analysants, non-analystes. Il y a certainement des racines infantiles au désir de l'analyste, mais à condition qu'il y ait un franchissement de sa propre horreur de savoir. S'occuper des affaires des autres sans ignorer sa propre horreur de savoir, torsion de fin d'analyse qui fait ou non le désir de l'analyste, sans jouissance.

Mots-clés : hystérie, sens, ab-sens, être le phallus, libido mâle, Pascal Quignard, Geoge Sand, écriture, absence.

*↑ Conférence prononcée à Millau le 11 octobre 2014, dans le cadre des activités préparatoires aux Journées nationales de l'EPFCL-France à Paris, les 29 et 30 novembre 2014 : « Le choix du sexe ».

- 1.↑ S. Freud, « La disposition à la névrose obsessionnelle », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2010, p. 195.
- 2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, R.S.I., 1974-1975*, inédit, leçon du 21 janvier 1975.
- 3.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 185-186.
- 4.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 18.
- 5.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent, 1973-1974*, inédit, leçon du 9 avril 1974.
- 6.↑ La question ici se pose sur le sexe de l'analyste, ou plutôt son apparence.
- 7.↑ S. Freud, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1991, p. 49.
- 8.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 71.
- 9.↑ J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 458.
- 10.↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 458.
- 11.↑ *Ibid.*, p. 465.
- 12.↑ *Ibid.*, p. 468.
- 13.↑ Entretien avec Pascal Quignard :
http://www.lexpress.fr/culture/livre/pascal-quignard-goncourt-2002_806807.html
- 14.↑ P. Quignard, *Les Désarçonnés*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 2014, p. 27.
- 15.↑ *Ibid.*, p. 15.
- 16.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 69.